

grandes flammes bleues qui jaillissaient des épées entre-choquées. Ces lueurs effrayantes montraient à Paulines des corps déchirés, des blessures béantes d'où le sang coulait à flots. Soudain, et, avec cette absence complète de logique et l'enchaînement qui est l'un des caractères distinctifs des actions auxquelles on assiste dans les songes, la scène changeait; l'inconnu n'était plus là; une lumière éclatante inondait un ciel sans nuages et Pauline marchait lentement, à côté de Lascars, au milieu de campagnes d'une fraîcheur délicieuse. Le baron se penchait vers la jeune fille; il murmurait tout bas à son oreille des paroles d'amour, il lui donnait le doux nom de fiancée, et, à mesure que l'orpheline l'écoutait, l'image du gentilhomme inconnu devenait de plus en plus vague dans sa pensée, sans cependant s'effacer entièrement. Encore une fois la scène changea. Pauline, vêtue de blanc, portant le voile, la couronne et le bouquet de mariée, accompagnait Lascars à l'église où la messe des noces allait se célébrer. Quelques pas à peine la séparaient encore du portail; elle voyait des cierges allumés sur l'autel; elle voyait la vapeur parfumée de l'encens monter vers la voûte en nuages bleuâtres. Alors elle entendit une voix derrière elle, une voix douce, et ferme pourtant, qui fit bondir son cœur... Cette voix disait : Pauline as-tu donc oublié?... ne sais-tu plus que nous nous aimons?... Pauline, je t'appartiens et tu dois m'appartenir... Arrête, il en est temps encore!... au nom de notre amour, au nom de ton bonheur... garde-toi! garde-toi pour moi!... L'orpheline se retournait frémissante et voyait la noble figure du gentilhomme inconnu dont le regard était suppliant, mais qui, comme entraîné par une force invisible, s'éloignait d'elle en lui tendant les bras.

— Reste... balbutia-t-elle... ne t'en va pas, si tu veux me sauver.

— Garde-toi! répétait-il, gare-toi! je revierdrai.

— Ah! dit Pauline, il sera trop tard.

— Oui, trop tard!... s'écria le baron d'une voix sombre, trop tard!... car tu es à moi, et rien au monde ne saurait l'arracher de mes mains!

An même instant l'église disparut; un site désolé, d'un aspect sinistre et terrible, remplaça la verte campagne. Devant l'orpheline un abîme se creuse, plein de sombres vapeurs sous lesquelles on entendait mugir un torrent qu'on ne voyait pas. Pauline sentit son sang se glacer dans ses veines; une inexprimable terreur s'empara de tout son être; elle voulut reculer; elle voulut fuir. Lascars saisit ses mains meurtries et la traîna vers le gouffre en lui disant :

— Tu ne m'échapperas pas!... Regarde! voilà les domaines dont tu seras la dame et la maîtresse. viens avec moi, viens, ma fiancée... viens, ma femme!

— Au secours! cria Pauline d'une voix défaillante, au secours! il me tue!

Lascars lui répondit par un éclat de rire infernal. La malheureuse se débattit sous l'implacable étreinte... elle espérait encore... elle espérait toujours... l'inconnu n'avait-il pas dit : *Garde-toi, je revierdrai!* Elle luttait malgré sa faiblesse, elle luttait longtemps! Lascars grinçait des dents et redoublait d'efforts... Pauline s'épuisait. De minute en minute, de seconde en seconde, la distance qui la séparait de l'abîme se faisait plus étroite. Soudain son cœur cessa de battre... La terre manqua sous ses pieds, elle se sentit rouler dans le vide...

En ce moment, l'orpheline ouvrit les yeux. Il faisait grand jour. Elle vit au-dessus de sa tête le bénitier de faïence qui couronnait l'image de la Vierge; elle vit en face de son lit, les meubles grossiers mais propres de sa chambrette. Elle entendit, dans la pièce voisine, les allées et les venues de madame Audouin qui retrouvait presque son activité juvénile pour mettre en ordre le pauvre ménage. Sa première pensée fut une pensée d'actions de grâces.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie soyez béni! ce n'était qu'un rêve!

Mais, presque aussitôt elle ajouta :

— Pourtant, si c'était un présage!

Pendant quelques minutes, elle se plongea dans une muette et sombre rêverie, puis, comme les souvenirs du monstrueux cauchemar auquel nou

avon assisté, amenaient à leur suite de nouvelles angoisses en même temps qu'une défaillance presque complète de l'esprit et du corps, elle essaya de les mettre en fuite, ou du moins de leur donner le change en forçant sa pensée à se porter sur d'autres objets. Elle quitta ce lit qui venait d'être pour elle, pendant toute la nuit, une véritable couche d'agonie; elle revêtit rapidement une robe du matin, et elle alla rejoindre madame Audouin. L'excellente femme était dans le jardin. Elle glanait çà et là quelques fleurs devenues rares, les dernières de la saison, pour en garnir les deux vases qui formaient l'unique ornement de la maisonnette. En voyant venir Pauline, elle poussa une exclamation de joie, qui se changea en un cri de surprise presque douloureuse lorsqu'elle regarda la jeune fille avec attention.

— Ah! grand Dieu, mon enfant chérie, balbutia-t-elle, qu'as-tu donc? est-ce que tu es malade ce matin?

— Non, ma bonne Audouin, pas le moins du monde... répondit l'orpheline en appelant sur ses lèvres pâles un sourire un peu contraint, pourquoi donc me demandes-tu cela?

— Parce que tu as ta pauvre figure toute bouleversée... tu me fais peur!... ça ne peut pas être naturel... Je suis sûre que tu souffres... voyons, ne me fais point de petits mystères... dis-moi bien vite ce que tu as... Car enfin tu as quelque chose.

— Je n'ai rien, je te l'affirme... Seulement j'ai dormi d'un sommeil troublé... J'ai fait de mauvais rêves.

— Pauvre chère enfant, c'est donc cela? mais tu sais qu'il ne faut nullement croire aux rêves, la religion le défend, et, d'ailleurs, les explications que certaines gens prétendent en donner, et les présages qu'ils en tirent, ce sont des contes de bonnes femmes, pas autre chose... tu as trop d'esprit, ma chérie, pour te laisser influencer par des songes en l'air... Voyons, raconte-moi tes rêves, et je me charge de te prouver, très-clairement, qu'il en faut rire.

Après une ou deux secondes d'hésitation, Pauline répondit, en rougissant involontairement de ce mensonge :

— Je ne saurais te les raconter, car c'est à peine si je m'en souviens.

— Ah! tu les as oubliés si vite!... Eh bien, tant mieux, après tout... l'impression ne durera guère. Elle s'efface déjà, je le vois, car tu étais pâlotte il n'y a qu'un instant, et voici tes jolies couleurs qui reviennent.

Pauline garda le silence. La douce enfant, qui ne disait jamais que la vérité, venait de mentir à sa gouvernante. Pourquoi? c'est qu'il aurait fallu pour raconter son rêve, parler du gentilhomme inconnu, et rien au monde n'aurait pu l'y décider.

— Ma belle mignonne, reprit madame Audouin, deviens raisonnable tout à fait... Va te coiffer et fais ta toilette... nous déjeunerons ensuite... d'un moment à l'autre M. le baron peut arriver... il viendra de bonne heure aujourd'hui, la chose est plus que certaine... Songes ce que c'est demain le grand jour!... Allons, chère petite baronne, embrassez-moi vite, et dépêchez-vous.

Les dernières paroles de la gouvernante firent renaître toutes les angoisses de Pauline en lui rappelant que son mariage devait être célébré le lendemain. Elle baissa vivement la tête afin de cacher les larmes qui venaient de gonfler ses paupières, puis, reprenant le chemin de la maisonnette, elle regagna sa chambre, le visage caché dans l'oreiller, et pendant quelques minutes elle sanglota avec une violence et une amertume inexprimables. Les larmes la soulagèrent un peu. Elle se souvint que le temps passait; alors, secouant l'immense découragement qui venait de s'emparer d'elle, elle commença sa toilette, baigna d'eau fraîche sa figure gonflée, ses paupières rougies, baigna ses longs et magnifiques cheveux blonds, les tordit négligemment derrière sa tête, et agrafa autour de sa taille ronde et souple le corsage de sa robe de laine brune. Cette toilette achevée, Pauline se laissa tomber sur une chaise, et de grosses larmes recommencèrent à couler, une à une, le long de ses joues. Les souvenirs de la nuit revenaient l'assaillir...

Tout à coup, un flot de sang monta de son cœur à son front, son visage se releva, empreint d'une

résolution frappante, et, sous la double rangée de ses long cils humides, un éclair s'alluma dans ses prunelles de velours noir.

— Pourquoi m'abandonner ainsi, se dit-elle, à de vaines terreurs, à de lâches faiblesses?... rien n'est désespéré, puisque rien est fini... je suis encore maîtresse de moi... je n'ai point dépassé la limite fatale où reculer devient impossible... La vision de cette nuit était-elle un présage?... je veux le savoir, et je le saurai!

Aussitôt elle jeta sur ses épaules une mante de couleur sombre dont le capuchon rabattu cacha presque entièrement son visage. Elle épia madame Audouin; elle profita du moment où la bonne dame tournait le dos à la maisonnette, elle ouvrit sans bruit la porte du jardin et elle s'achemina, d'un pas rapide, dans la direction de Bougival.

LIX

Pauline suivit, sans rencontrer âme qui vive, la route ombragée de vieux ormes qui passait devant la machine de Marly et côtoyait ensuite de vastes terrains boisés. Elle atteignit les premières maisons du village, elle gravit sur la droite un chemin montueux, et franchit le porche de la petite église placée à mi-côte et dominant la vallée de la Seine. L'église était complètement déserte. Un silence profond régnait sous ses voûtes, le faible et doux parfum de l'encens refroidi saturait l'atmosphère tiède, et les rayons du soleil, passant à travers l'une des fenêtres, reproduisaient, sur les dalles, les figures naïves des vitraux enluminés. Pauline alla s'agenouiller devant l'autel; elle cacha sa tête dans ses mains et elle se mit à prier avec cette ardeur, avec cette exaltation des âmes pures qui croient, en un moment suprême, ne pouvoir mettre qu'en Dieu seul leur espoir et leur confiance. L'orpheline, en effet, venait demander à Dieu la clef de l'énigme terrible qui la faisait pâlir d'épouvante. Elle implorait la solution de ses doutes. Elle venait chercher la lumière. Elle voulait savoir si le rêve de la nuit précédente était une vision prophétique ou un songe imposteur, et s'il fallait marcher avec confiance en avant ou reculer, craintive et défiante. La jeune fille pria longtemps, et comme l'image du gentilhomme inconnu, à mesure qu'elle élevait son âme et sa pensée vers le ciel, se dessinait devant ses yeux plus nette, plus vivante, plus lumineuse, elle se persuada que Dieu se servait de cette image pour lui répondre, et il lui sembla qu'elle entendait distinctement ces mots :

— Il faut attendre... C'est celui-là que tu dois aimer.

On croit facilement ce qu'on désire. Pauline ne mit point en doute la réalité de cet ordre, ou plutôt de ce conseil venu d'en haut. Elle ne savait rien de l'amour, mais déjà elle aimait à son insu. Son âme innocente appartenait tout entière à l'inconnu, à son sauveur de la nuit du 30 mai... La fiancée de Lascars sortit de l'église presque entièrement rassurée, et convaincue que, par la volonté de Dieu, elle venait d'éviter un malheur à peu près inévitable. Elle ne mettait plus en doute que le rêve effrayant qui l'avait si profondément agitée fût un avertissement céleste, dont la signification, désormais, lui semblait claire comme le jour. Quoi de plus facile à interpréter, en effet? N'était-il pas de la dernière évidence que son mariage avec le baron devait l'entraîner dans un abîme de malheurs, et que l'unique moyen d'éviter cette infortune était de temporiser sagement, et d'attendre cet époux mystérieux que lui gardait la destinée?... Pauline se disait cela en descendant la pente du coteau sur lequel était située l'église. Elle se le répétait en reprenant le chemin qui devait la ramener à la petite maison du Bas-Prunet, et, soulagée d'un lourd fardeau par la résolution qu'elle venait de prendre, elle souriait à l'avenir inconnu dans lequel elle allait entrer... Tout à coup elle tressaillit, et elle se sentit prise d'un trouble profond et d'un grand effroi... Pour la première fois, depuis le brusque revirement de ses volontés et de ses projets, elle venait de songer aux difficultés, nous devons en convenir qui n'étaient pas de mince importance et pouvaient suffire à mettre sens dessus dessous une tête plus solide que celle de Pauline Talbot. Comment, en effet, rompre sans scandale, au dernier moment, un mariage librement consent